

Perpignan

À deux lieues de la mer, au sein d'une plaine fertile, s'élève la cité de Perpignan, présentant d'abord au regard un château prison sur le premier plan et au dernier une citadelle. Ces deux masses lugubres, coupées seulement par le clocher crénelé de l'église de Saint-Jacques et par l'élégante cage en fer où se balancent les cloches de la cathédrale, donneraient à Perpignan, étreint dans ses murailles, cet aspect triste et sévère qu'offrent la plupart des villes fortifiées, si la nature n'avait pas déployé ses richesses comme pour cacher les menaçantes précautions de la guerre. Un ciel presque toujours transparent et pur, un soleil splendide, vivifient de nuances brillantes les vieux murs en briques ou en cailloux roulés des fortifications. Les longées et les glacis, sans cesse ornés d'un vert tapis de graminées ; deux promenades magnifiques, celle de la Pépinière, qu'on voit remonter vers la droite, et celle du plateau, qui s'étend, majestueuse et pittoresque, sur la gauche jusqu'aux riches vergers de Saint-Jacques ; le rideau d'arbres qui longe et déguise, sous son feuillage agité, le lit rocaillieux et trop souvent desséché de la Tet, tout concourt à jeter autour de la ville le mouvement, la vie et la gaieté.

Du haut de la citadelle de Perpignan, on découvre vers la mer, au milieu de la plaine, une tour dont la forme élancée se dessine, comme un phare élégant, dans l'azur du ciel : cette tour est bâtie sur l'emplacement de Ruscino, capitale du pays des Sardones, laquelle dort, depuis dix siècles, sous les alluvions que la Tet roule du haut des Pyrénées. Ruscino est la mère de Perpignan. C'était une ville importante, entourée de murailles, dès le temps d'Annibal. Ainsi qu'on l'a déjà vu, tous les chefs gaulois du pays s'y assemblèrent pour délibérer sur les menaces des Romains et sur les propositions du général carthaginois.

Longtemps après, dans le siècle de Pline, comme il nous l'apprend lui-même, Ruscino jouissait du droit romain. Beaucoup plus tard encore, les courses continuelles des Sarrasins portèrent un coup funeste à cette cité ; elle était déjà en pleine décadence quand les pirates normands la détruisirent de fond en comble (859). Malgré l'effroi de ceux de ses habitants qui avaient échappé au fer des Normands, elle ne put sortir de ses ruines. Au moment où Ruscino disparaissait ainsi, il y avait, à quelque distance et en remontant la rivière de la Tet, une hôtellerie (*hospitium* ou *diversorium*), un hameau peut-être, connu sous le nom de *villa Perpiniani*. L'heureuse disposition des lieux, le voisinage, la fertilité du sol, tout y attira plusieurs des habitants chassés de la cité détruite. Ce ne fut toutefois qu'en 1025, que la population de la *villa Perpiniani* fut assez considérable pour qu'elle prît le titre de ville. Divers hauts seigneurs se réunirent à Gausfred II, alors comte de Roussillon, et fondèrent la vieille église de Saint-Jean, qui fut le premier édifice élevé dans son sein. Pour développer la croissance de la ville naissante, Gausfred lui accorda divers privilèges (1025). À cette époque, elle était régie par ses coutumes et ses usages ; mais elle n'avait aucun gouvernement municipal et n'élisait pas ses magistrats : elle n'en connaissait pas d'autres qu'un bayle ou bailli. Un successeur de Gausfred II établit à Perpignan une collégiale (1102) ; un autre la dota d'un hospice (1116), de sorte que, cent cinquante ans après, sous le comte Guinard, qui livra le Roussillon à la maison d'Aragon, la *villa Perpiniani* était devenue la ville principale du comté.

À peine Perpignan fut-il édifié, qu'il faillit être renversé et déplacé. Lors- qu'en 1172 le Roussillon passa sous la domination d'Alphonse II, roi d'Aragon, celui-ci, en visitant ses nouvelles possessions, fut mécontent de la situation de la nouvelle ville : elle était bâtie au pied de deux petites collines, dans une assiette peu favorable à la défense ; le roi décida qu'elle serait transportée sur le *Puig* Saint-Jacques, ou montagne des Lépreux. Les habitants de Perpignan, propriétaires de maisons, ne purent apprendre cette décision sans une grande douleur. Us envoyèrent vers le roi leurs filles, leurs veuves, leurs vieillards, pour le supplier de leur épargner un tel changement. Alphonse, ému par les supplications de cette touchante ambassade, souscrivit au vœu des Perpignanaïses, et laissa la ville où elle était, à condition qu'on bâtirait sur le-Puig, position nécessaire pour la défense. Le Puig, en effet, se peupla de maisons ; mais elles étaient sans rapport : nul ne voulait y demeurer. Alors des ordonnances sévères y parquèrent les juifs qui, depuis les comtes aragonais, avaient paru dans le

Roussillon. Ces juifs, à peine installés, furent protégés par le roi Martin d'Aragon, prince peu superstitieux, et ils se maintinrent sur le Puig jusqu'à l'expulsion de leurs coreligionnaires de l'Espagne.

Bientôt l'organisation municipale se modifia et s'étendit. Un nouveau mode d'administration s'établit à Perpignan (1196). Du consentement mutuel du roi d'Aragon et de la population perpignanaise, on adjoignit au bailli cinq consuls, qui furent nommés par voie d'élection populaire. La charte roussillonnaise disait : « Qu'il soit notoire à tous, que nous tous, habitants de la ville de Perpignan, réunis ensemble, du consentement et ordre de l'illustre seigneur Pèdre, roi d'Aragon, comte de Barcelone, nous établissons parmi nous cinq consuls qui veilleront, de bonne foi, à la conservation de tout le peuple de la ville de Perpignan, soit petit, soit grand, de ses biens, meubles et immeubles, et des droits du roi. » Ces consuls étaient élus pour un an. Les habitants de Perpignan furent divisés en trois catégories appelées *main majeure*, *main moyenne* et *main mineure*. La main majeure se composait des bourgeois et négociants notables ; la main moyenne, des notaires, des fabricants de drap et des gens exerçant une profession *assez honorable* ; la main mineure était formée des jardiniers, des tailleurs, des cordonniers et de tous autres exerçant un art mécanique. Chacune de ces divisions avait à élire des conseillers chargés de veiller à leurs intérêts. Les nobles étaient exclus entièrement de l'administration municipale. Cette précaution des bourgeois fut si scrupuleusement observée, que, sous Charles- Quint, trois siècles après, douze bourgeois qui avaient été anoblis furent obligés de renoncer à faire partie du corps municipal ; l'un d'eux répudia ses lettres de noblesse pour ne pas perdre ses droits d'habitant. Ce n'est que plus tard que, par une transaction, les nobles furent déclarés habiles aux fonctions consulaires : et lors même qu'en 1601, la noblesse eut été admise à l'hôtel de ville, elle alterna annuellement avec la bourgeoisie pour la charge de premier et de second consuls : le troisième et le quatrième étaient réservés à la main moyenne ; le cinquième restait toujours à la main mineure. Du moment qu'ils étaient revêtus de leurs fonctions, les consuls, qui avaient droit de marcher précédés de massiers, appartenaient complètement à la ville : ils devaient sacrifier à leurs devoirs municipaux jusqu'à leurs affections intimes ; une disposition précise leur interdisait même, pendant le temps de leur consulat, de porter le deuil de leurs proches. Ces magistrats montrèrent, en diverses circonstances, par leur courage militaire ou civil, et par l'opposition qu'ils firent tantôt aux rois, tantôt aux nobles ou aux prêtres, qu'ils étaient les véritables mandataires de la commune. En 1368, ils osèrent, pour éteindre une dette de la ville, faire peser un impôt sur le clergé qui en était dispensé par la loi ; ils résistèrent aux admonitions des autorités ecclésiastiques et même à l'excommunication, cette pénalité terrible qui faisait trembler les rois. Le pape et le roi d'Aragon furent obligés d'intervenir pour terminer ce conflit, qui dura sept ans. Les Perpignanaïens obtinrent encore le privilège de la *main armée*, c'est-à-dire le droit de marcher en armes, sous la conduite de leurs consuls, contre quiconque aurait commis quelque injure envers un citoyen de la ville.

On le voit, Perpignan était devenu commune et avait acquis déjà cette forte organisation municipale qui, dans ce temps de désordre et d'anarchie, reste la dernière expression de l'indépendance et de la vie politique. Il en résulta que les habitants des bourgs voisins y affluèrent, attirés par la franchise et la protection dont jouissaient les citoyens. Bientôt il fallut agrandir l'enceinte de la ville. Selon le vœu d'Alphonse II, le Puig Saint-Jacques s'était couvert d'habitations qui formaient une sorte de faubourg.

Lors de la fondation du royaume de Majorque, le roi de la nouvelle monarchie, Jayme I^{er}, voulant faire de Perpignan la capitale de ses nouveaux États, bâtit un château royal sur la colline qui s'élève à la droite du Puig Saint-Jacques, et qui domine toute la ville (1278). Ce château, résidence des rois de Majorque, forme aujourd'hui le donjon de la citadelle. La chapelle des anciens rois est la partie la mieux conservée ; son portail rappelle l'église du mont Sinaï. Jayme pensa aussi à mieux loger ses sujets ; il traça un nouveau plan qui refermait le Puig Saint- Jacques dans le périmètre des nouvelles murailles ; et comme le nombre de habitants croissait de jour en jour, on divisa la paroisse unique et primitive en trois paroisses : celles de Saint-Jean, de Saint-Jacques, et de Saint-Mathieu. Jayme éleva aussi une église à la Vierge (1300), et lui donna le nom de *Marie-de-la- Réal*, parce qu'elle était voisine du château royal.

Sanche, successeur de Jayme, fonda, en 1334, à la droite de l'ancienne église de Saint-Jean, la cathédrale actuelle, qui resta près de deux siècles en construction. Comme on élevait plus expéditivement les forteresses, à cette époque batailleuse, Sanche après avoir posé la première pierre du Castillet, en vit lui-même couronner la façade. Cette forteresse fut plantée fièrement en face de la France : sa forme et sa construction, son cavalier hexagone et ses mâchicoulis rappellent les châteaux forts du Levant ; aussi en a-t-on fait honneur aux Maures, comme de tant d'autres monuments d'origine plus incertaine. Sous le règne de Sanche, Perpignan était parvenu à un haut degré de prospérité. On est tout étonné, aujourd'hui, de pouvoir dire avec exactitude que ce fut une ville commerciale et manufacturière ; qu'elle répandit ses tissus de laine dans l'Aragon, dans le midi de la France et même dans le Levant. En 1332, la ville composée de cinq mille feux comptait trois cent quarante-neuf maîtres drapiers. Ce commerce toutefois ne fut pas concentré dans Perpignan ; ses principales succursales manufacturières furent Prats-de-Mollo et Céret, où les pareurs formaient des corporations ou confréries semblables à celles de la métropole. Durant la monarchie éphémère de Majorque, sous son troisième et dernier roi, Perpignan fut occupé par les Français, qui y entrèrent deux fois lors de l'expédition de Philippe le Hardi : la première en 1285, la seconde en 1286. Le roi de France mourut misérablement dans cette ville, à son retour d'Espagne : on y fit bouillir sa dépouille mortelle, dont une partie fut inhumée à Narbonne et l'autre envoyée à Saint-Denis.

Après avoir détrôné Jayme II de Majorque, Pèdre IV d'Aragon entra triomphalement dans Perpignan, où les sermons des prêtres et des moines avaient déjà disposé les habitants en sa faveur ; et c'est dans l'église de Saint-Jean qu'il déclara la réunion du Roussillon, de la Cerdagne, du Capsir et du Valespir à la couronne d'Aragon (1344). Perpignan n'allait plus être résidence royale, Pèdre voulut l'indemniser ; il la dota, quelques années après, d'une université littéraire établie sur le plan de celle de Toulouse (1349). Mais comme l'extinction des rois de Majorque laissait le palais inhabité, le nouveau souverain songea à en faire une forteresse qui tint la ville en respect. Il n'eut pas le temps de réaliser ce projet, que mit à exécution Jean I^{er}, son fils et son successeur. De ce roi faible et bigot, qui se laissa gouverner par sa femme et qui n'osait rien résoudre sans elle, datent les premières fortifications : nous ne tarderons pas à les voir s'étendre et se perfectionner. Les rois d'Aragon, comprenant de quelle importance était pour leur couronne cette ville de Perpignan, château fort placé sur la terre étrangère et acquis au prix de tant de luttes, ajoutaient sans cesse de nouveaux privilèges à ceux dont jouissaient déjà ses habitants. On remarque qu'à chaque nouveau règne, les rois d'Aragon ne peuvent exiger d'être reconnus par les syndics de Perpignan qu'après qu'ils ont reçu le serment de toutes les autres villes du royaume. La ville acquiert le droit d'envoyer et d'être représentée aux *corts*, pour concourir aux constitutions de Catalogne. Un privilège spécial de Pierre IV donne aux consuls le droit d'armer des galères, en temps de disette, pour arrêter en pleine mer et forcer d'entrer dans les ports du Roussillon, tous les navires chargés de blé qu'ils rencontreraient. Jean I^{er}, d'Aragon, en 1380, y institua un *consulat de mer*, pour régler les transactions commerciales. Martin, son frère et son successeur, autorisa, pour ce consulat, le monument de *la loge* ou bourse, lequel fut construit à l'aide d'un impôt prélevé sur les droits d'exportation et d'importation. Dans la salle basse de la Loge se réunissaient les négociants ; le haut de l'édifice était occupé par les consuls de mer siégeant en tribunal. Martin et sa femme Marie se préoccupèrent vivement, de Perpignan ; la ville leur dut de nouvelles franchises, et fut, sous ce règne et sous celui de Ferdinand de Castille, le théâtre d'intrigues sacerdotales qui désolèrent l'Église, au commencement du XV^e siècle. Martin avait assigné Perpignan pour résidence à l'antipape Pierre de Luna (Benoît XIII), son beau-frère : après la mort de Martin, cet antipape y tint, dans l'église de la Réal, un concile dont le seul résultat fut de montrer son ambition (1408). Quelques années après, Perpignan vit accourir dans son sein l'empereur Sigismond. S'il ne put amener Pierre de Luna à déposer sa fausse tiare, Sigismond décida du moins Ferdinand à lui retirer son appui (1416) ; et bientôt les foudres du concile de Constance frappèrent le front de l'orgueilleux vieillard, qui, du reste, persista dans ses prétentions jusqu'à sa mort.

Pendant un assez grand nombre d'années, la ville de Perpignan, sous la protection des rois d'Aragon, redevint tranquille et florissante, malgré une peste qui la décima, en 1451. On doit mettre au nombre de ses bienfaiteurs, Alphonse *le Savant* et la reine sa femme, deuxième lieutenant générale d'Aragon du nom de

Marie. Perpignan leur dut de sages ordonnances et la fondation d'un hôtel de la monnaie. Cet état de bien-être dura jusqu'au moment où le Roussillon fut engagé à Louis XI (9 mai 1452). La cité subit alors de nouveau les alternatives et les désastres de la guerre. Elle s'opposa, d'abord, au passage des troupes françaises envoyées pour contenir la Catalogne soulevée contre Jean II. Les Français ne purent occuper que le château, où ils furent même assiégés par les habitants. Mais de nombreux renforts étant arrivés aux Français, les consuls capitulèrent, et Louis XI y institua un parlement en 1471. Le roi Jean avait une telle confiance en la fidélité et la valeur des Perpignanais, qu'il n'hésita pas à jouer sa vie et sa monarchie en venant s'enfermer au milieu d'eux, après des conspirations qu'il avait fomentées et qui avortèrent toutes cependant. La ville fut investie une seconde fois, et le roi de France n'y épargna pas les troupes. Les assiégés se défendirent vigoureusement ; le roi Jean, bien qu'âgé de plus de soixante-dix ans, n'était le dernier ni au combat ni aux travaux de fortification. Après plus de deux mois d'efforts infructueux, force fut aux Français de consentir une trêve suivie bientôt d'un traité (1473). Mais le traité fut presque aussitôt rompu que signé, et les Français reprirent le siège de Perpignan avec une nouvelle vivacité.

Quoique le roi d'Aragon eût quitté la ville pendant la trêve, l'ardeur de la défense ne se ralentit pas. Ses habitants combattirent, sans se décourager, jusqu'à la dernière extrémité. Ils épuisèrent tous les efforts du dévouement, ils supportèrent une famine si affreuse, qu'ils dévorèrent jusqu'aux objets les plus repoussants, et une mère, dit-on, donna pour nourriture à son enfant un autre de ses enfants mort de faim. Ce ne fut qu'après huit mois de souffrances de tout genre, après avoir vu s'évanouir tout espoir de secours prochain ou éloigné, que les Perpignanais affaiblis, affamés, sans munitions et sans ressources d'aucune espèce (la prise d'Elne leur ôtait le dernier espoir de ravitaillement), se décidèrent à capituler. Tel était l'esprit de loyauté qui régnait alors dans la ville, que les consuls, malgré l'impossibilité absolue de continuer la résistance, crurent devoir demander au roi d'Aragon la permission de se rendre à l'armée française. Jean II, touché de tant de maux, envoya son consentement, en donnant à Perpignan 13 titre de *ville très-fidèle* ; et il accorda à tous les Perpignanais qui voudraient vivre ou voyageraient dans ses États, les droits et privilèges dont jouissaient les Aragonais. La capitulation fut signée le 11 mars 1475, et les articles fièrement rédigés par les consuls, les engagèrent moins qu'ils ne liaient le vainqueur. Sans doute que les généraux français, émus de l'héroïque résistance de Perpignan, voulurent l'honorer en accordant tout sans restriction.

Mais Louis XI y mit bon ordre ; et les instructions qu'il écrivit pour son ami Du Bouchage, disent quels étaient sa sensibilité et ses moyens de persuasion. Supprimer le parlement qu'il avait précédemment institué lui-même ; chasser le plus d'habitants possible, afin que force restât toujours à une centaine de lances, construire une bonne citadelle ; distribuer aux partisans dévoués de la France les héritages des partisans de l'Aragon ; faire épouser enfin à un de ses généraux la femme ou la fille (la fille, sans doute) d'un des Roussillonnais les plus influents, qu'il gardait prudemment auprès de lui : voilà comment Louis cherchait à conquérir les cœurs.. Au moins suivit-il une meilleure tactique en ordonnant de chasser les moines et les prêtres aragonais et de peupler de Français les églises et les monastères³. Ces derniers n'eurent pas le temps de féconder, au sein de leurs ouailles, l'amour du roi si dévot à Notre-Dame d'Embrun ; car les Roussillonnais ne résistèrent que par un simple placet à l'acte de faiblesse par lequel son fils, Charles VIII, les fit repasser bientôt sous la domination des rois d'Aragon (1492). L'année suivante, Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, et Isabelle, sa femme, accompagnés de cardinaux, d'évêques, de prélats, de grands seigneurs espagnols, entrèrent solennellement à Perpignan, et jurèrent sur les saints Évangiles, dans l'église de la Réal, la paix avec la France. Les Perpignanais accompagnèrent de leurs acclamations ce brillant cortège ; mais peu de temps après il y eut, comme conséquence, une autre entrée, un autre cortège qui les réjouit moins. Au mois de mai 1495, le clergé de Perpignan, le commandant militaire et les consuls, ainsi que la plus grande partie de la population, allaient à la rencontre de plusieurs personnages annoncés en grande pompe : c'étaient quelques moines au visage froid et dur, au maintien impérieux, qui attendaient gravement à Malloles. Les consuls, le clergé, le peuple, les officiers, en arrivant en présence des moines, gardèrent un silence sombre ; néanmoins ils se rangèrent autour d'eux, d'un air pensif et soumis, et les accompagnèrent jusque dans l'intérieur de la ville, où leur présence répandit l'effroi. Le dimanche suivant, les prêtres et tous les habitants recevaient l'ordre de se rendre à l'office

sous peine d'excommunication, et la population se portait en foule vers les églises, où les moines nouveau-venus trônaient sur des estrades plus élevées que celles des officiers du roi et des consuls de la ville. L'un d'eux prononça un sermon, après lequel chacun rentra dans sa maison en jetant autour de soi des regards furtifs et défiants. Un mot circulant tout bas, faisait tressaillir et trembler ceux qui l'entendaient comme ceux qui le prononçaient ; ce mot c'était : *la sainte Inquisition* ! Les moines étaient, en effet, des délégués du Saint-Office qui venaient s'installer dans le Roussillon et le soumettre à la juridiction du sacré tribunal. L'Inquisition n'avait pénétré qu'avec peine dans ce pays, d'où on l'avait toujours repoussée avec énergie et persistance ; elle venait de triompher sous les auspices de Ferdinand le Catholique.

Les ambitions rivales de François I^{er} et de Charles-Quint firent subir encore un siège à Perpignan. Charles vint y passer plusieurs jours ; il fit entourer d'une seconde enceinte le château des rois de Majorque, rebâtit les murailles d'après un meilleur système, traça des angles et éleva des bastions. Du Bellay disait, à ce sujet que la ville était *si bien garnie de canons qu'elle semblait un porc-épic qui de tous côtés, étant courroucé, montre ses pointes*, Charles-Quint prévoyait que François I^{er} chercherait à revenir sur la cession de Charles VIII ; malheureusement l'appât de la conquête de l'Italie avait tourné les efforts de la France d'un autre côté, et après le siège de Perpignan, commandé en personne par le jeune Dauphin, en 1542, François I^{er} prouva qu'il n'attachait pas à la conquête de cette ville la même importance que Louis XI.

Philippe II, poursuivant la pensée de Charles-Quint, fit construire l'enceinte extérieure de la citadelle (1573). Ennemi de la France, qu'il attaquait par tous les moyens, ce prince prenait ses précautions contre elle. Les habitants de Perpignan avaient d'autres soins alors. Six pestes en trois siècles et tant de guerres successives avaient passé sur eux. Les artisans avaient été chercher d'autres lieux plus propices à leur industrie ; plus de mille maisons, négligées par leurs propriétaires, tombaient en ruines. L'administration s'efforçait de réparer ces tristes résultats des fléaux des hommes et du ciel. Philippe II créa un office *avocat des pauvres*, transporta le siège épiscopal d'Elne à Perpignan (1602), et rappela les titres de la cité *très-fidèle* en accordant des lettres de chevalerie aux citoyens honorés de cette ville, que les libertés municipales attachaient toujours, ainsi que le Roussillon, à la couronne d'Espagne. Philippe II ayant besoin d'argent pour continuer sa lutte acharnée contre la France, demanda aux Corts de Catalogne, de Roussillon et de Cerdagne un impôt extraordinaire (1599). La *Cort Générale* accorda un million cent mille livres, mais avec des considérants très-nobles, qui établissaient la nécessité de l'impôt, déclaraient que le présent n'engageait nullement l'avenir, que c'était pure libéralité et gratuite donation.

Après l'insurrection de la Catalogne, attribuée aux instigations de Richelieu, les Perpignanais refusèrent d'accueillir les gens de guerre qui refluait de l'autre côté des Pyrénées. Les soldats prétendaient être reçus chez les habitants : ceux-ci répondirent qu'ils donneraient leur vie et leurs enfants au roi, mais qu'ils refusaient le logement à ses troupes. La citadelle canonna la ville ; on se barricada ; l'évêque fit cesser le feu en se présentant aux remparts, orné de ses vêtements pontificaux et l'ostensoir à la main. Deux sommations furent faites au peuple : à la seconde, on déposa les armes ; mais alors la ville fut traîtreusement saccagée pendant trois jours (1640). En fallait-il davantage au Roussillon pour faire cause commune avec la Catalogne, qui se jetait dans les bras de la France ? Perpignan, occupé par les Espagnols, eut encore à souffrir une famine ; la viande de boucherie manqua, puis celle de mulet et d'âne. Le notaire Paschal célébra, dit-on, la fête de Noël en famille, avec une seule sardine. Les habitants vivaient d'herbes et de racines ; les soldats leur enlevaient le pain sortant des fours : bientôt ils manquèrent eux-mêmes de tout ; et on en vit plusieurs brouter l'herbe des glacis. Les mères n'osaient plus quitter de l'œil leurs enfants, de peur que la soldatesque affamée ne les enlevât dans la rue et ne les dévorât. Enfin, le 9 septembre 1642, après une capitulation, l'armée de Louis XIII entra dans la ville. Il fut aussitôt créé à Perpignan un conseil royal à la place de l'audience du gouverneur. Rien ne fut négligé pour donner aux autorités la forme affectée à l'administration des autres capitales de province. On comprenait combien il importait d'opérer promptement la régénération politique de ce pays, si longtemps attaché à une nation étrangère.

Louis XIV, en allant épouser l'infante d'Espagne à Saint-Jean-de-Luz, se détourna de sa route pour séjourner quelques jours à Perpignan, où il déploya toutes les pompes de sa cour (1660). Ce voyage ne fut pas stérile ; l'image de la splendeur, qui frappe toujours la foule, donna aux Perpignanais une haute idée du pays dont ils faisaient partie, et ce fut pour la cité la source de nombreuses améliorations. Le premier point était de rendre familier l'usage de la langue française. Louis XIV fit publier un édit, par lequel il était ordonné de rédiger tous les actes publics en français. Dans l'église de Saint-Jean, on entendit aussi pour la première fois, un sermon dans la même langue. Ainsi, les populations furent doucement conduites, par la loi et par la foi, dans le sein de leur nouvelle nationalité. Plus tard, sous Louis XV, le comte de Mailly, homme intelligent et dévoué au bien de la province qu'il commandait, fit établir à Perpignan une université, une bibliothèque et des chaires destinées à propager l'éducation publique.

Vers la fin de 1792, les Espagnols étant entrés tout à coup par le col d'Ars, dans le Valespir, passèrent à Prats de Mollo, s'emparèrent d'Arles et de Ceret, et les volontaires roussillonnais furent forcés de se retirer sous le canon de Perpignan que l'ennemi n'osa attaquer. A la nouvelle de l'invasion, le comité de salut public fit partir de Paris Cassanyes, représentant énergique du département des Pyrénées-Orientales. Cassanyes arrive à Perpignan : il se transporte au camp de l'Union devant la ville ; il ranime ses concitoyens, et le général espagnol Ricardos voit ses colonnes se briser contre les retranchements français que commande Dagobert (juillet 1793). Quelque temps après, le conventionnel roussillonnais sort de nouveau de Perpignan, culbute l'ennemi à Vernet, à un quart de lieue de la ville, part ensuite pour diriger la colonne du général Gogay, qui était à Salses, et revient sur le camp espagnol de Peyrestortes qu'il surprend, pendant que Davoust l'attaque du côté du midi. Le camp est enlevé, et quarante-sept pièces de siège conquises sur l'ennemi sont ramenées à Perpignan (septembre 1793). La conséquence de cette victoire fut l'évacuation du Roussillon, qui coûta cependant la vie au général Dagobert et à Dugommier, plus regrettable encore.

Le dernier coup de canon de la guerre que nous venons d'esquisser a été, dans l'ancienne capitale du Roussillon, le dernier écho des événements du xvin^e siècle ; mais, vers le temps même où elle paraît s'arrêter, l'histoire de cette ville se continue dans l'existence d'un jeune enfant, qui devait illustrer son pays par son génie, sa science et ses travaux. Cet enfant, né à Estagel, près de Perpignan, le 26 février 1786, d'une famille aisée de cultivateurs, s'appelait François Arago. Son père était un honnête homme, respecté de tous ses concitoyens ; sa mère avait cette divination de l'avenir, qui révèle aux femmes supérieures la destinée morale de leurs enfants. Le chef de la famille des Arago, nommé membre de l'administration du premier district des Pyrénées-Orientales, vint s'établir à Perpignan avec tous les siens. D'un commun accord, le père et la mère mirent François au collège de la ville. Ils avaient d'autres enfants, à l'instruction desquels il fallait aussi pourvoir ; tout cela leur imposait des devoirs fort onéreux : ils ne s'en effrayèrent point, et leur petit patrimoine, aliéné pièce par pièce, ne tarda pas à y passer. Ce fut un sacrifice bien entendu et qui fructifia à merveille, quoi qu'on ait pu dire du peu d'aptitude du jeune François dans les premières années de sa vie. L'esprit chez lui grandissait avec le corps et plus vite que le corps, doué d'ailleurs d'une beauté et d'une force peu communes.

En 1803, il se présenta à l'École polytechnique, dont il a depuis dirigé si souvent les examens, et mérita d'être classé le premier sur la liste de l'artillerie, arme qu'il avait choisie, mais à laquelle les conseils de Monge le firent renoncer. Dès lors il s'éleva rapidement aux sommités de la science et sans passer par ses stages intermédiaires. Nous le voyons, en 1805, dans sa seconde année d'école, appelé au bureau des longitudes comme secrétaire bibliothécaire de l'Observatoire ; l'année suivante, conjointement avec M. Biot, il reçut la mission honorable d'aller compléter la mesure de l'arc du méridien en Espagne, laissée inachevée par la mort de Méchain. Ce fut pour lui une occasion de visiter Perpignan, où il reçut les félicitations de sa famille et de ses concitoyens.

De cette ville, Arago poursuivit sa route vers Majorque et les îles Baléares, centre désigné de ses opérations, et sa mission scientifique rattacha ainsi de nouveau à l'histoire du Roussillon l'archipel, qui, au moyen âge, y avait été étroitement uni par les liens politiques. La triangulation destinée à joindre les côtes d'Espagne et les

îles Baléares était presque terminée, lorsque le Bureau des longitudes chargea son savant secrétaire de nouvelles observations. Il exécuta ce second travail avec la même ardeur et la même supériorité que le premier. Enfin, sa tâche étant à peu près accomplie, il se disposa à retourner en France ; mais il ne devait pas y rentrer directement et pacifiquement comme son associé, M. Biot. L'arrivée de M. Berthmy, aide de camp de Napoléon, à Majorque, le jeta tout à coup dans une suite d'aventures qui firent une odyssée de cette première période de sa jeunesse (1807). Une insurrection ayant éclaté à Palma, capitale de l'île, la colère de la multitude se tourne vers l'astronome français ; ses signaux de feux, selon elle, n'ont d'autre but que d'éclairer la marche d'une escadre impériale, chargée de s'emparer de tout l'archipel. Les rumeurs des Majorquins arrivent jusqu'au sommet de la montagne de Galatzo, où se trouve, en ce moment, François Arago. Sous l'habit d'un paysan, qu'il revêt à la hâte, il gagne un vaisseau espagnol, à bord duquel il croit trouver un refuge : repoussé de ce côté, il s'élance à travers la foule accourue sur le môle, s'ouvre un chemin, non sans être effleuré d'un coup de poignard, et met entre lui et le peuple furieux les murs du château de Belver, qui servait de prison à la ville. Il se soustrait, avec le même bonheur, à une tentative d'empoisonnement dirigée aussi contre son compagnon de captivité, M. Berthmy.

Les deux prisonniers français eussent bientôt succombé dans cette lutte inégale, si un savant espagnol, M. Rodriguez, n'y eût mis un terme, en facilitant leur fuite sur une chaloupe. Mais la fortune s'acharne à poursuivre Arago jusque sur la frêle embarcation à laquelle il confie sa vie : jeté d'abord sur la côte d'Alger, il y est longtemps retenu, et lorsque plus tard il arrive en vue du port de Marseille, il ne peut y aborder. Dans cette périlleuse navigation, il n'échappe aux croisières anglaises que pour être pris par un corsaire espagnol. Tantôt chargé des présents du dey d'Alger pour le gouvernement français, et, après la mort du chef musulman, relégué, à titre d'interprète, parmi les esclaves chrétiens ; tantôt prisonnier dans la citadelle de Rosas, au fort du Bouton, ou sur un ponton à Palamos ; partout obligé de cacher son nom, se travestissant ici en négociant hongrois, là en voyageur arabe : il se voit arrêté par mille obstacles et assailli par mille dangers, auxquels il oppose une constance admirable. Ces pénibles épreuves se prolongent pendant trois années. Ce n'est qu'au mois de juillet 1809 qu'il peut enfin débarquer à Marseille, aller embrasser sa famille à Perpignan, et, de là, se rendre à Paris avec le précieux résultat de ses observations.

Les désastreux événements de 1815 ramenèrent Arago dans le chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales. Il n'avait pu se résoudre ni à abandonner sa patrie pour suivre Napoléon dans l'exil, comme l'empereur, sur la désignation de Monge, le lui avait fait proposer ; ni à rester témoin du spectacle de l'envahissement de Paris par les armées de l'Europe coalisée. Après la révolution de 1830, le savant et le patriote roussillonnais fut appelé par ses concitoyens à siéger, comme leur représentant, à la Chambre des députés. Les honneurs de la députation, que, par un sentiment d'admiration et de reconnaissance, les Perpignans lui ont toujours continué depuis, étaient venus le chercher dans sa glorieuse retraite : c'est aussi à l'estime et à la faveur publique qu'il a dû le titre de membre de l'Institut, les fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, la direction du bureau des longitudes, la chaire d'astronomie à l'Observatoire royal, etc., etc.

Telle a été la vie de François Arago, considérée dans ses rapports avec l'histoire de sa ville natale. Nous regrettons de ne pouvoir en dire davantage sur cette puissante intelligence, qui, embrassant le mécanisme de l'univers, en a mesuré tous les rouages et pénétré tous les mystères ; sur cet esprit ingénieux qui a enrichi la science de découvertes si importantes, si belles et si nombreuses, qu'elles suffiraient à l'illustration d'un corps savant ; sur ce grand astronome qui, dans la sphère sublime, où ils trônent et brillent comme des astres, a marqué sa place à côté des Copernic, des Kepler, des Galilée, des Newton, des Descartes, des Laplace et des Herschel. Exemple rare parmi les savants, Arago a été l'un des esprits les plus avancés et les plus hardis de notre siècle, et ses principes et ses travaux politiques ont contribué à répandre et à entretenir parmi nous les généreuses traditions de 1789. La postérité n'oubliera pas qu'à une époque de défaillance et de désertion, il est toujours resté le même ; et qu'enfant de la Révolution autant que de la science, il a fait aussi consister sa gloire à être, dans les voies de l'avenir, l'un des apôtres dévoués et des fervents précurseurs de la démocratie française.

Un grand nombre de Perpignanais, outre l'illustre citoyen dont nous venons d'esquisser la biographie, se sont distingués, soit dans les sciences, les lettres et les arts, soit dans la carrière des armes. Nous citerons parmi les plus connus : *Guillaume Jourdain* et *Guinard Ier*, qui acquièrent l'un et l'autre un grand renom de bravoure pendant la première croisade ; le célèbre poète *Guillaume Cabestany*, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler, né, à la fin du XII^e siècle, à Cabestany, près de Perpignan ; le troubadour *Formit*, connu généralement sous le nom de *Formit de Perpignan* ; le poète hébreu *Hissop*, auteur d'un poème intitulé *Vase d'argent* ; *André Bosch*, qui a écrit le *Sommaire des titres d'honneur de Catalogne, Roussillon et Cerdagne*, ouvrage, il est vrai, rempli d'inexactitudes et de superstitions ridicules, mais riche en documents précieux, tels que chartes provinciales et coutumes ; *Xaupy*, collaborateur des *Nouvelles à la main*, d'où sont sortis les *Mémoires de Bachaumont*, et rédacteur d'un *Mémoire sur la noblesse des citoyens honorés de Perpignan et de Barcelone* ; *Fossa*, qui réfuta le mémoire de *Xaupy* et fournit des matériaux à l'auteur de *l'Art de vérifier les dates* ; le compositeur de musique *Bodin de Boismortier*, auquel on doit un *Fiat lux* très-estimé, et trois opéras ballets ; *Hyacinthe Bigaud*, l'un des meilleurs peintres de portraits dont l'école française puisse se glorifier ; et enfin *Dom Brial de Baixas*, bénédictin de Saint-Maur, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et collaborateur actif à la collection des *Historiens de France*, ainsi qu'à *l'Histoire littéraire de la France*. Nous ne terminerons point cette liste sans nommer *Jean Arago*, mort au service du Mexique, à l'indépendance duquel il avait puissamment contribué ; *Jacques Arago*, dont on lit avec le plus vif intérêt le *Voyage autour du monde, souvenirs d'un aveugle*, tous deux nés à Estagel ; et M. *Etienne Arago*, romancier, poète dramatique, journaliste, et tout à la fois homme d'imagination, d'esprit et de cœur, né à Perpignan.

Le chef-lieu des Pyrénées-Orientales, renfermé dans ses fortifications, a peu gagné en étendue et en population ; cette cité subit le sort de la plupart des villes de guerre, destinées à étouffer dans leur ceinture de pierres et de briques. Vainement elle a fait divers efforts pour s'étendre sur ses faubourgs et reculer ses bastions et ses demi-lunes ; l'inflexibilité du génie militaire l'a parquée dans son étroit emplacement. Aussi, malgré quelques améliorations de voirie, quelques travaux d'embellissement, la ville conserve-t-elle encore dans plusieurs de ses rues l'aspect d'une ancienne cité. Ainsi que nous l'avons vu, l'origine de Perpignan ne remonte pas à une très-haute antiquité. Bien que les Romains aient occupé longtemps le pays, on chercherait vainement dans son intérieur quelque souvenir du grand peuple, quelques-uns de ces pans de murailles au ciment éternel qu'il a laissés partout sur son passage : aucune église n'y élève vers le ciel ses flèches dentelées et sculptées avec la laborieuse persévérance de l'art gothique ; il faut même renoncer à y chercher aucun souvenir du passage des Maures, car le Castillet et le clocher de l'église Saint-Jacques datent d'une époque postérieure à l'invasion sarrasine. La Loge, l'hôtel de ville, le donjon, malheureusement décapité, de la citadelle qui fut le palais des rois de Majorque, l'église Saint-Jean dont la voûte est hardie, dont le retable est digne de l'intérêt des artistes et dont les chapelles latérales rappellent la richesse de celles d'Espagne : voilà à peu près, avec les fortifications perfectionnées par Vauban, les curiosités architecturales de Perpignan. Ses titres véritables, ce sont les souvenirs de son histoire et de ses splendeurs, de ses révolutions, de ses luttes incessantes, des gloires et des malheurs à travers lesquels il a passé pour devenir enfin un des boucliers de la France contre l'étranger.

Perpignan était, avant la Révolution, la résidence du gouverneur de la province, qui prenait aussi le titre de capitaine général des comtés et vigueries de Roussillon, de Confient et de Cerdagne. Cette ville possédait un bureau des finances, un hôtel des monnaies ayant pour marque la lettre Q, une recette, un grenier à sel et une grande maîtrise des eaux et forêts. Le corps de ville avait à sa tête cinq consuls tirés des trois États de la population : c'est-à-dire de la noblesse, subdivisée en noblesse de race et en *cavaillers*, ou officiers municipaux ennoblis par leurs charges ; en *mercaders*, classe moyenne, principalement composée des commerçants en gros ; et en *menesterals*, dénomination sous laquelle étaient compris les artistes ou artisans, chirurgiens, peintres, orfèvres, etc. L'évêché, suffragant de Narbonne, avait été transféré d'Elne à Perpignan, comme nous l'avons déjà dit, par le pape Clément VIII ; le diocèse englobait tout le Roussillon ; son chef spirituel s'intitulait *inquisiteur*, mais il ne remplissait d'autres fonctions que celles de l'épiscopat. Après l'évêque, venaient d'abord le chapitre cathédral de Saint-Jean, divisé en deux corps : le *chapitre d'Elne* et le *chapitre de Saint-Jean*, appelé

communauté ; puis le chapitre de la collégiale de la Réal. Les communautés religieuses étaient au nombre de douze, savoir : des Jacobins, des Carmes, des Augustins, des Cordeliers, des Trinitaires, des Minimes, des Carmes déchaussés, des Augustins déchaussés ; et, pour les femmes, des Jacobines, des Clairistes, des Filles de la Congrégation de Notre-Dame et des Filles de Saint-Sauveur. Il y avait aussi à Perpignan une maison de filles repenties, plusieurs hôpitaux, un hôpital royal pour les soldats malades, et deux collèges dirigés anciennement par les Jésuites. L'Université était divisée en quatre facultés.

La ville de Perpignan, chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales, et considérée comme place de guerre de première classe, possède aujourd'hui un tribunal de première instance, un tribunal de commerce, une direction d'artillerie du génie et des douanes, et une société, royale d'agriculture. Elle est, en outre, le siège de la vingt-unième division militaire et d'un évêché ; elle a, enfin, un séminaire diocésain, un collège communal, un jardin de botanique, un musée et une bibliothèque. La population du département s'élève à 173,592 habitants ; celle de l'arrondissement à 81,691 ; et celle du chef-lieu à 18,198. Perpignan fait un grand commerce de vins de Rivesaltes et autres vins, d'eau-de-vie, de miel blanc, de laines fines, d'huile, de fer, de soie et de bouchons. Son industrie consiste en distilleries et tanneries, fabriques de draps et d'étoffes de laine, cartes à jouer françaises et catalanes, chandelles, excellent chocolat, bouchons de liège et manches de fouets en bois d'alisier nommés *perpignans*.

Note

Un écrivain a cru avoir une idée nouvelle en réclamant l'institution d'un *avocat des pauvres*. Ce n'était qu'une heureuse réminiscence. Voici, d'après l'historien du Roussillon, M. Henry, quelques détails sur l'avocat des pauvres de Perpignan. « Sur le rapport qui fut fait au roi que ces malheureux perdaient beaucoup de causes, quelques justes qu'elles fussent, faute d'être convenablement dirigés, Philippe III ordonna qu'il y aurait à l'avenir, uniquement pour eux, deux avocats et deux procureurs dont le salaire serait de quatre cents livres pour les premiers, et de deux cents pour les seconds. Ces avocats et ces procureurs étaient tenus de passer trois heures le matin et autant le soir, dans les prisons, pour s'instruire de tout ce qu'ils pourraient avoir à faire dans l'intérêt et pour la défense des prisonniers pauvres, de qui il leur était expressément interdit de recevoir directement, ou indirectement, aucun cadeau ni gratification quelconque, etc. »

(Les autres notes du texte original n'ont pas semblé assez importantes pour être reprises sur ces pages, et ce, afin de ne pas en alourdir la lecture)

Bibliographie

Tite-Live, lib. 21, cap. 29 et 24. — La *Chronique* de Montaner. — Zurita, *Annales d'Aragon*, — Mariana, *Hist. gen. de Espana*. — Marca *Hispanica*. — Bosch André, *Summari, index o Epi tome des admirables y nobilissims titols de honor de Cathalunya, Rossello y Cerdanya*. — Fossa, *Mémoires sur les comtes de Roussillon (l'Art de vérifier les dates)*. — Duclos, *Histoire de Louis XI*. — *Histoire générale du Languedoc*. — *Observations sur le traité de 1258 considéré principalement dans ses rapports avec le Roussillon*, par Gispert Dulçat. — *Le Publi-dateur, journal des Pyrénées-Orientales* (années 1833-1834). — *Essais sur les anciennes institutions municipales de Perpignan*, par Jaubert Campagne (Perpignan, 1833). — Henry, *Histoire, du Roussillon*. Mémoires manuscrits inédits du conventionnel Cassanyes, communiqués à l'auteur.

Article d Étienne Arago publié dans l'Histoire des villes de France - Aristide Guilbert - 1859

Collection personnelle.

Texte retranscrit par Norbert Pousseur pour compléter, la page, descriptions et gravures, sur

[Perpignan au 18 au 19ème siècle](#)